

MARIE FERRANTI

**MARGUERITE
ET LES
GRENOUILLES**

Chroniques, portraits
et autres histoires de Saint-Florent

nrf

GALLIMARD

MARIE FERRANTI

MARGUERITE ET
LES GRENOUILLES

Chroniques, portraits
et autres histoires de Saint-Florent

nrf

GALLIMARD

Les autres se sont mêlés à moi. Par la mémoire et le rêve, je les fais rentrer dans le monde. Chaque matin, chaque soir, assis à ma table de travail ou sur la terrasse de San Miniato, je revis en souvenir et en imagination ce qu'ils ont vécu pour de vrai. Et je l'écris pour que vous le sachiez. Le même mot se rapporte à ce qui leur est arrivé et à ce que je vous rapporte : c'est le mot histoire. Ils ont fait à eux tous une fraction imperceptible de notre histoire collective. Emportés par le temps, ils ont contribué, pour une part infime, à lui donner sa figure. Et moi, avant de mourir, eux déjà disparus ou sur le point de disparaître, je vous raconte leur histoire.

JEAN D'ORMESSON

Le vent du soir

Mon métier et mon art, c'est vivre.

MONTAIGNE

Les Essais

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ce livre n'est pas un roman. S'il fallait le définir, ce pourrait être une sorte de guide de lieux minuscules, d'un genre inédit.

Je sortais de l'écriture d'*Une haine de Corse*. L'épopée napoléonienne m'avait emmenée jusqu'aux confins de l'Europe et même du monde. J'étais un peu lasse des voyages : j'éprouvais le besoin de revenir chez moi. Il m'a donc pris la fantaisie de circonscrire à la ville de Saint-Florent les récits que je rapporte.

Il a pu advenir que, par souci de préserver un secret, j'aie changé les noms des personnes ou que je me sois laissé emporter par mon imagination : ainsi, à partir d'un détail, j'ai bâti une nouvelle, «*La cumparsita*», mais cela relève de l'exception. Je raconte dans ces pages ce que j'ai vécu, vu et entendu. C'est le contraire de la sagesse, symbolisée par un singe aveugle, muet et sourd, mais je n'ai jamais prétendu avoir une passion excessive pour les singes ou la sagesse.

Saint-Florent, *by the way*

Je vis sur la côte ouest de la Corse. J'habite en face de la mer. De ma fenêtre, je découvre le golfe de Saint-Florent et les montagnes qui enserment la mer telles les pinces d'un gros crabe. Une promenade longe la plage. Le soir, des réverbères à la tige blanche trop haute, surmontés d'une capsule d'un bleu cru, donnent une lumière vive, semblable à celle qui éclaire les autoroutes.

Il y a longtemps, de ma fenêtre, on voyait la grève. La mer semblait loin. Chaque année, elle gagnait sur la côte. Des travaux furent entrepris pour protéger la route qui passe sous ma maison et rejoint Bastia, traversant les villages de Patrimonio et de Barbaggio.

On érigea un mur qui me coupa la vue du rivage. Il s'écroula. On le reconstruisit. La promenade fut laissée en terre battue. On planta des tamaris.

Marcel Feydel, l'ancien maire de Saint-Florent, les avait préférés aux palmiers qu'il avait vus dépérir, à Bastia, sur la route du front de mer. Les tamaris étaient réputés résister aux embruns, aux vents violents, aux vagues qui, les jours de tempête, les recouvrent de sel et roussissent leurs feuilles.

Ils tinrent leurs promesses.

Au printemps, les tamaris dorés et roses faisaient ma joie ; leur floraison délicate m'enchantait. De loin leur ramure était si fine que les fleurs duveteuses aux couleurs éteintes — rose poudré, gris cendré, vert-de-gris — semblaient flotter dans le ciel.

On a coupé les arbres. D'autres travaux s'imposaient : la mer menaçait de nouveau la route ; la promenade était malaisée, obscure, périlleuse la nuit. Il fallait agir. On commença par l'éclairer *a giorno* avec d'affreux lampadaires.

J'ai beaucoup déploré que l'on ait enlevé les tamaris qui jalonnaient la promenade, d'autant que ce chantier, commencé il y a près de cinq ans, n'est pas achevé et semble enlisé dans des errements dont on ne voit pas la fin.

En octobre 2010, j'avais écrit une lettre au nouveau maire, Claudy Olmeta, mais je ne la lui avais pas envoyée. Déjà tout me paraissait vain. J'y exprimais ma tristesse que ces beaux arbres soient abattus. Je citais Victor Hugo : « Couper les branches d'un chêne, c'est couper les bras d'un homme. » « Au vrai, écrivais-je, nous n'aurons plus d'arbres et voilà tout. » J'avais raison. Il n'y a plus d'arbres.

Cependant, les tamaris étaient si beaux qu'on n'osa pas les sacrifier tous. Quelques-uns furent replantés, près d'un bunker en ruine, sur la plage d'Olzo, à la sortie de Saint-Florent. Ils sont très abîmés, ne sont pas entretenus et le reste du paysage est à l'avenant. Je m'y rends quelquefois en promenade. Il m'arrive de parler

aux arbres. Je m'étonne d'avoir ces élans primitifs dont j'ai un peu honte.

En voyant les tamaris abandonnés sur la plage et la longue allée vide du bord de mer, je songeai à Baudelaire : « La forme d'une ville change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel. » J'entrepris ce livre pour me distraire de ces tristesses. Je n'étais pas arrivée au bout de mes surprises. Il se passe d'étranges choses quand vous cherchez à savoir. J'allais découvrir un monde englouti.

Les chevaux et les chiens de sir Warden Chilcott

Un matin, je reçus une lettre de Danièle Olmeta. Cette ancienne professeur d'éducation physique aime les livres. Ce paradoxe ne surprendra que ceux qui ne la connaissent pas. Elle s'est longtemps occupée de la bibliothèque municipale. Mes recherches l'amusaient. Elle y participa, à sa façon.

Sur trois ou quatre feuilles quadrillées, Danièle avait noté, au fil de la plume, le témoignage de son oncle — le frère de son père —, Dominique Olmeta, quatre-vingt-quatorze ans, et de sa femme, Berthe, née Dominici, quatre-vingt-quatorze ans et demi. Leur nom et leur âge avaient été soulignés au crayon noir, au-dessous du titre qui ouvrait sa lettre : *Chilcott : histoires de village*. La lettre « 1 » de Chilcott avait été escamotée.

Dans une de ces vieilles maisons aux murs épais, aux ouvertures étroites, qui ne laissent pas passer le soleil, une de ces pièces exigües où il avait l'habitude de se tenir, Dominique Olmeta raconta d'une voix sourde

et un peu voilée l'histoire de Chilcott, qu'il prononce Chicott, de ses chevaux et ses chiens.

« Mon oncle, me dit Danièle, a toute sa tête, même si, parfois, il est un peu perdu. Il se rappelle très bien cette époque entre 1925 et 1935. C'était sa jeunesse. Il est né en 1918. Lui et sa femme habitent Patrimonio. Ils ont toujours vécu dans ce village. »

On appelait le père de Danièle Louis *u ferrale* (« le forgeron »), du nom de son métier.

La forge de Louis était à Patrimonio.

Pour aller de Saint-Florent à Patrimonio, il faut longer la route du bord de mer, celle-là même qui est menacée par les flots, et trois ou quatre kilomètres plus loin, au croisement du carrefour, ne pas prendre l'embranchement qui conduit au cap Corse, mais remonter à main droite vers la montagne. Une église très ancienne et très belle, posée sur un promontoire, domine le village.

Louis *u ferrale* vivait dans ce village. Il fabriquait les outils, des pioches, des charrues, réparait et assurait l'entretien des armes, usinait des petites pièces, mais sa principale activité était celle de maréchal-ferrant.

Sur la côte ouest du golfe de Saint-Florent, à la lisière du désert des Agriates, dans l'anse de Fornali, qui avait abrité l'ancien port de Saint-Florent, où l'on trouvait encore la trace de l'existence de fours à chaux, ce qui explique son nom — *fornu* signifiant « four » —, un Anglais, Warden Chilcott, avait acheté un domaine et bâti un château.

Selon Marie-Eugénie de Pourtalès, qui le tient elle-même de la comtesse de Beaumont, Chilcott avait fait

venir les pierres d'Écosse ; elles étaient toutes numérotées et provenaient d'un château qu'il avait voulu reconstruire à l'identique à Fornali, ce qui suppose qu'il l'avait acquis avant de le faire détruire méthodiquement.

Warden Chilcott possédait une douzaine de chevaux ; une quarantaine de chiens composaient sa meute. Il était féru de chasse à courre. Il prétendait la pratiquer dans le désert des Agriates.

D'après Mathieu Olmeta, le boucher : « Chilcott avait renoncé assez vite à la chasse à courre. Mais il chassait le sanglier très souvent et il était devenu un bon connaisseur du maquis. Il voulait que sa femme tue un sanglier à la lance ! »

Cette passion de Chilcott pour la chasse était une aubaine pour Louis *u ferrale*. Il se rendait souvent à Fornali pour ferrer les chevaux de Chilcott.

En ce temps-là, aller de Patrimonio à Fornali était une véritable expédition. Il fallait rejoindre Saint-Florent, puis emprunter la route du bord de mer et suivre la plage pendant plusieurs kilomètres.

Quelquefois, une barque venait du château chercher Louis sur le port de Saint-Florent, ce qui raccourcissait beaucoup son voyage, ou bien, mais c'était plus rare, Chilcott se rendait lui-même à Patrimonio avec les chevaux et les chiens.

S'ils croisaient en chemin les bergers et leurs troupeaux, il arrivait alors que les chiens attaquent des chèvres et les tuent. Cependant, Chilcott entretenait de bonnes relations avec les bergers, car il leur remboursait les dommages occasionnés par sa meute.

*

«L'arrivée de Chilcott à Patrimonio figure une scène extraordinaire, restée ancrée dans la mémoire de mon oncle», écrit Danièle.

Dominique Olmeta avait une quinzaine d'années.

«Chicott, dit-il, était très âgé. Il avait au moins soixante ans. Il n'était pas beau, mais il était suivi par de jeunes cavalières magnifiques. Elles portaient une sorte de short qui laissait leurs jambes nues. Je les regardais passer.»

Il est savoureux d'entendre de la bouche du vieil homme cette appréciation sur l'âge de Chilcott, qu'il a l'air de considérer encore avec ses yeux d'enfant : Chilcott avait alors trente-quatre ans de moins que lui au moment où il converse avec sa nièce.

Berthe Olmeta, sa femme, a un autre souvenir du passage de Chilcott : «J'étais à l'école communale, qui se trouvait sur le chemin de la forge. Quand notre maîtresse entendait le bruit des chiens et des chevaux, elle nous permettait d'ouvrir les fenêtres et nous laissait regarder. Elle voulait que l'on assiste à cet événement.»

Presque rien ne venait troubler le silence.

Aussi ce bourdonnement s'entendait de très loin, grossissait, et, avec l'approche des chevaux et des chiens, devenait un grondement furieux. Les hennissements, le fracas du piétinement des chevaux remplissaient l'air, se mêlaient aux aboiements de la meute et aux vociférations de ceux qui menaient le train. Les sabots ferrés claquaient sur le sol pavé de pierres et ce vrombissement résonnait dans les ruelles. Tous étaient figés dans l'attente de l'apparition des cavaliers.

Précédés de l'éclat de cette rumeur, ils surgissaient enfin dans le contre-jour, chapeautés, mains gantées tenant les rênes, silhouettes opaques dans la poussière soulevée.

Dès lors, on ne s'étonnera pas que dans le souvenir ébloui de Dominique Olmeta soit demeurée gravée l'image de jeunes filles chevauchant leur monture, à demi nues, telles des Amazones.

Le convoi mené par Chilcott était plus sûrement composé de son palefrenier, Saveriolu Massiani, des deux piqueurs qu'il avait ramenés d'Angleterre et qui étaient vêtus, ainsi que Chilcott, d'une livrée rouge. Les jeunes filles portaient sans doute ces pantalons fuseaux très clairs qui, de loin, peuvent donner l'illusion de la peau nue. Ce qui expliquerait la confusion émerveillée du jeune garçon qu'était alors le vieil oncle de Danièle.

Selon Berthe, en attendant que Louis ferre les chevaux, ces dames et Chilcott allaient se rafraîchir au presbytère, chez monsieur le curé, qui était de Nonza, et recevait beaucoup.

Les chiens étaient menés à la fontaine. De loin on eût dit une vague sombre et bruyante. Les piqueurs les enfermaient dans un champ clos, qui jouxtait la place.

La forge ronflait. Louis, penché sur les chevaux, leur flattait l'encolure avant de poser leur patte sur son tablier de cuir. Il nettoyait les sabots maculés de terre rouge et de sable, ôtait le fer usé et le remplaçait par un neuf.

Saveriolu Massiani se tenait debout près des chevaux et veillait à l'ordre de passage. La ronde des chevaux terminée, il les conduisait à l'abreuvoir. Deux par deux, les chevaux au long cou aspiraient lentement l'eau noire de

la vasque. Leurs robes rousses et jaunes, lustrées par la chaleur, brillaient. L'odeur du cuir se mêlait à celle de la corne brûlée. Saveriolu vérifiait les étriers, resserrait les courroies et, d'un nœud lâche, attachait les rênes aux cercles de fer rouillés, fixés au mur du presbytère. Ensuite seulement, il se rinçait les mains et le visage et buvait à son tour. Il s'asseyait à l'ombre des chevaux et lui-même devenait une ombre. Enveloppé dans la chaleur odorante des bêtes, il s'endormait en attendant son maître.

Le soleil était encore haut quand ils reprenaient la route. Pour rejoindre Fornali, l'escorte de Chilcott passait par Saint-Florent.

J'imagine le fracas des chevaux écumants dominé par les cris des chiens ; contemplant le déferlement de cette troupe barbare, les spectateurs, électrisés par la fugacité de la vision : les silhouettes des jeunes filles, les naseaux frémissants des chevaux, les taches de couleur des livrées rouges, les hurlements des hommes qui ouvraient le passage à Chilcott, et lui, à la tête de ce superbe équipage, comme le duc d'Urbino, Federico da Montefeltro, peint par Piero della Francesca.

Marguerite et les grenouilles¹

En 1938, quand sir Warden Chilcott quitta la Corse pour ne plus y revenir, Ange Longinotti avait cinq ans.

Il n'était guère plus âgé quand, avec son frère Joseph, il commença à aider son père, Étienne, qui était pêcheur.

Ange s'en souvient comme si c'était hier. L'été, ils prenaient la mer à deux heures du matin. Une heure plus tard, ils calaient les filets au Lodu, puis allaient jusqu'à la rivière de Saleccia, où ils capturaient vingt ou trente douzaines de grenouilles.

« Les Saint-Florentins, me dit Ange, en ont toujours été si friands qu'on les a surnommés *i granochjali* : les mangeurs de grenouilles ! »

Depuis toujours, chaque été, Ange pêche les grenouilles pour Marguerite, sa sœur, qui en raffole. Quand il revient, au milieu de la matinée, il amarre son bateau, remonte la ruelle avec, dans les bras, une corbeille en osier, emplie de grenouilles. Il prend l'escalier étroit de l'immeuble, où Marguerite vit depuis plus de cinquante

1. Scène imaginée à partir d'une recette donnée par Ange Longinotti.

nrf

Éditions Gallimard
5, rue Gaston-Gallimard 75007 Paris
<http://www.gallimard.fr>
© Éditions Gallimard, 2013.



Marie Ferranti

Marguerite et les grenouilles

Cette édition électronique du livre *Marguerite et les grenouilles* de Marie Ferranti a été réalisée le 23 septembre 2013 par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en septembre 2013 par l'imprimerie Floch (ISBN : 978-2-07-014167-8 - Numéro d'édition : 253299).

Code sodis : N55859 – ISBN : 978-2-07-249194-8
Numéro d'édition : 253302